



Rendre visible ce qui n'est pas caché. Essai pour une raison d'être de la protection de l'enfance

Philippe Lesenne, Paris, Éditions Vérone, 2024

Christine Breugnot

DANS **EMPAN 2025/3 n° 139** , PAGES 165 À 167
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1152-3336

DOI 10.3917/empa.139.0165

Date de mise en ligne : 25/09/2025

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-empan-2025-3-page-165?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Notes de lecture

Qu'est-ce qu'un père ? Regards sur les paternités d'hier et d'aujourd'hui

Kevin HIRIDJEE
Paris, Fayard, 2024

Psychologue et psychanalyste, Kevin Hiridjee a vu passer dans son parcours professionnel, tant dans son activité privée qu'en milieu hospitalier ou dans le médico-social, de nombreux pères, mariés, célibataires, homosexuels, veufs, divorcés, beaux-pères, infertiles ou donneurs... Ces pères, il en parle avec tendresse, humour. Il les écoute et les reconnaît dans ce qu'ils lui donnent à voir et ressentir ... émus, cruels, tendres, débordés, immatures, solitaires, infertiles, perdus, sensibles, déprimés, coupables, navrés, envieux, valeureux, violents, abusifs, maladroits...

Dès les premières pages, après avoir évoqué un souvenir d'enfance et le complexe d'Œdipe, il en conclut une chose : « Un père, ça ne se résume pas en un seul mot. Un père, non ce n'est pas "ça". »

Au fil des pages, au détour des rencontres, ce jeune père lui-même, dans le même temps, apprend à être

père et apprend des autres pères qu'il rencontre. Tout en étant à bonne distance, il peut écouter. Cette démarche d'une grande humilité et d'un grand respect pour l'autre est accompagnée par l'écriture et à certains moments du livre par une superviseuse, c'est-à-dire quelqu'un à qui il « confie » sa clinique mais aussi ses émotions et ses ressentis et qui en traduit les échos. Cela donne au livre une mise en perspective, une fraîcheur, une joie à apprendre et une liberté de penser.

Ces différentes histoires de pères nous amènent à nous identifier à des détails, à des « choses » simples, parfois plus complexes et difficiles, de ces hommes-pères rencontrés. Que l'on soit père ou pas, homme ou femme, jeune ou vieux... En effet, il y a toujours un père en nous, en devenir continu, qui nous accompagne la vie durant.

Kevin Hiridjee va beaucoup plus loin dans son approche, dans une écriture vive, simple et aussi rigoureuse. Il nous invite à le lire et à suivre l'empreinte vivante qu'il propose.

C'est un psychanalyste engagé dans la société et qui, pour amener le lecteur

à écouter ces pères, n'hésite pas à faire feu de tout bois pour les évoquer, les approcher. Pas de bibliographie en fin d'ouvrage, mais plutôt, au fil des pages, références culturelles, cinématographiques, littéraires : S. Freud, M. Klein, D.W. Winnicott... mais également des articles de journaux, des références psy anglosaxonnes. Cela autorise une lecture aisée, rapide mais aussi documentée.

Ces récits du « prendre soin » sont écrits et vécus avec tendresse – tendresse, j'y reviens encore et encore. Le « courant tendre » de l'enfant en est l'incontournable base ouvrant au sensuel.

Ce livre est à lire absolument, c'est un feuilleton, sûrement plus, un Roman des Pères d'aujourd'hui et à travers eux de toujours.

Rémy Puyuelo

Pédopsychiatre, psychanalyste
Rédacteur en chef de la revue *Empan*
remi.puyuelo@free.fr

Le désir de détruire Comprendre la destructivité pour réduire le terrorisme

Daniel OPPENHEIM

Paris, C&F éditions, 2021

Tout l'intérêt de ce nouveau livre de Daniel Oppenheim est dans sa manière d'aborder les choses. En effet, son étude témoigne du fait que le désir de détruire appartient à l'essence humaine et que l'histoire nous en a malheureusement montré de nombreuses formes, en particulier au XX^e siècle, mais pas seulement. Le terrorisme d'État n'est pas négligé

non plus. Ainsi, sans réduire d'aucune façon la portée du terrorisme actuel, Daniel Oppenheim nous rend possible de le regarder comme faisant partie d'une question profonde : le désir de détruire, une question posée de tous temps aux humains que nous sommes.

Considérer les choses de cette façon permet de les resituer dans un espace temporel et existentiel plus large et ouvre à des interrogations qui n'ont pas la place de se déployer si l'on a les yeux exclusivement rivés sur une situation immédiate. Cette façon d'envisager le « désir de détruire », parce que l'auteur nous invite à réfléchir avec lui, permet aussi d'y gagner plus de neutralité et d'éloigner éventuellement la peur.

On est ainsi invité à un parcours dont la première étape est « la tentative de la destructivité en actes » : qu'est-ce qui attire certains adolescents dans cette destructivité ? Comment y résister et se protéger de ses effets ? L'auteur se sert de ses études sur la Shoah et sur la manière dont les petits enfants de rescapés se sont débrouillés du parcours de leurs parents et grands-parents. De très nombreuses situations différentes sont étudiées dans le livre : être enfant de destructeur de masse ou, au contraire, enfant de rescapés de l'extermination. Daniel Oppenheim étudie aussi ce que dit de sa position Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz, et parle de « ses contradictions, de ses mensonges et de ses affirmations insupportables » (mais pouvait-il en être autrement ?).

Bien évidemment, ce que la psychanalyse pense et explique de la destructivité est présenté. Mais bien d'autres abords sont étudiés : les positions des historiens, juristes, sociologues et anthropologues, ainsi que celles des praticiens de terrain. Cela permet de multiplier les points de vue et cette pluralité d'approches rassemblées peut aider le dialogue avec la personne habitée du désir de détruire en augmentant les ouvertures et les points d'appui – ce qui peut s'avérer précieux à celui qui mène le dialogue avec elle. L'auteur fait une sorte d'énumération de choses parfois connues, mais que l'on n'a pas forcément l'habitude de tenir ensemble.

La question du rapport entretenu avec le passé et celles de la façon dont ce dernier a été transmis, de la façon dont la mort nous a traversés ou pas, sont omniprésentes. Daniel Oppenheim envisage toujours les positions multiples et parfois contradictoires qui peuvent être provoquées en chacun par tel ou tel problème non résolu, comme s'il voulait en faire presque l'inventaire. Cela me paraît un peu à double tranchant : d'un côté, tout s'en trouve aplati, on perd l'aspect saillant et remarquable des choses, mais d'un autre, il n'y a rien de tel pour dépassionner le débat et permettre de le mener de façon apaisée.

Le projet de l'auteur est très explicite et lisible, ainsi que les personnes auxquelles il s'adresse : adultes au contact de personnes proches du djihadisme, familles, copains. Il s'agit

pour lui de délimiter l'espace où des choses peuvent s'énoncer, mais aussi de l'ouvrir et ainsi modifier un peu, si possible, le contexte dans lequel elles circulent. Il me semble que ce livre construit une sorte de maison ou d'espace où la relation et le transfert peuvent avoir lieu, en essayant d'en repérer tous les possibles (une mort bien ou mal vécue, attendue ou redoutée, etc.) afin que le champ du dialogue puisse rester ouvert.

C'est un livre qui permet de regarder les choses sans la fascination horrifiée que les actes terroristes provoquent : il peut aider à regarder les choses en face et à soutenir le dialogue avec quelqu'un qui se radicalise sans le rejeter d'emblée, dès le premier abord.

Blandine Ponet
Membre du comité de rédaction
de la revue *Empan*
blandine.ponet@wanadoo.fr

Être parent d'un adulte en situation de handicap Grandir ensemble

Marielle LACHENAL
Toulouse, érès, 2023

Plus de vingt ans après son premier livre sur la question, merci à Marielle Lachenal, formatrice et coordinatrice de cet ouvrage, d'avoir pris de nouveau la parole et de l'avoir donnée à des parents, à des frères et sœurs d'enfants avec un handicap et qui sont aujourd'hui de jeunes adultes.

Dans la préface, Charles Gardou nous la présente ainsi que son livre : Marielle Lachenal est mère de cinq

enfants dont une fille en situation de handicap. Elle est médecin et a créé, suite au décès de son deuxième enfant, une association de parents endeuillés. Elle est aussi fondatrice, depuis vingt-cinq ans, de « Parents ensemble », présidente de Handi Réseaux 38 et formatrice en communication alternative et améliorée.

Plus de vingt ans donc se sont écoulés depuis la parution de son premier livre, *Mon enfant est différent*⁶. Dans ce nouvel ouvrage, les mêmes parents que les précédents, mais plus âgés, continuent à accompagner la fragile construction de leur enfant aujourd'hui adulte. Eux et lui : à jamais indissociables.

Ces parents, auxquels s'ajoutent quelques frères et sœurs, confient ici, dans une vérité qui ne souffre pas d'artifices, leur lutte quotidienne pour le mieux-être de leur enfant et pour lui aménager une place. Leurs paroles n'invitent pas seulement à ouvrir les yeux de l'émotion mais à appréhender ce qu'ils vivent avec intelligence... Tout ce qu'ils disent de leur place mérite d'être entendu par tous : l'entourage proche, les autres parents, les amis, les aidants, les responsables d'associations et d'institutions, les professionnels du soin, les acteurs de l'éducation et du secteur médico-social, les acteurs politiques et ce que l'on appelle le grand public. Tous sont cités, interpellés. Leurs interactions et leur rôle sont analysés.

Les parents font de la dignité de leur enfant la valeur première. Force est cependant de reconnaître qu'un enfant ou un adulte avec une grave déficience bouscule notre vision de l'humain, en particulier lorsqu'il semble ne pas être à même de maîtriser son propre destin. Mais la dignité ne se tient pas du côté des performances physiques ou intellectuelles, de l'exercice de la pensée, du statut ou du rôle social. Les législations les plus anciennes de l'humanité reconnaissent ce principe intangible, comme en attestent les *Lois de Manu* en Inde (c. II^e siècle av. J.-C.) : « Les enfants, les vieillards, les pauvres et les malades doivent être considérés comme les seigneurs de l'atmosphère. » L'humanisme qui ne cesse de se chercher peut trouver dans le combat pour la dignité une chance de se renouveler en élaborant ce qui lui manque : le respect de la vulnérabilité qui nous constitue en profondeur.

La force et la noblesse de ces pages écrites à la première personne sont de parler de la valeur de la Vie qui se construit, sur des notes légères ou graves, témoignant des variations et des embardées de la condition humaine. Le chantier a duré trois ans avec un confinement au milieu, un livre à plusieurs voix qui s'est élaboré comme une conversation autour du vécu de ces mères et pères pendant ces vingt dernières années.

« Pour écrire, il faut déjà avoir effectué un chemin vers la sortie du

6. M. Lachenal, *Mon enfant est différent*, Paris, Fayard, 2000.

malheur » écrit H.J. Stiker à propos des témoignages des parents. Voici quelques-uns d'entre eux dont la force est à souligner :

« On les prend tellement comme ils sont, on a mis du temps mais on y est arrivés, nous dit Francine. Les jeunes parents se disent qu'il faut avancer. Nous on dit : qu'ils soient bien. On n'a pas les mêmes objectifs. Mais en fait, on n'a pas le choix : il faut que nous, en tant que parents, on puisse se dire que là on arrête la recherche de progrès à tout prix afin de privilégier le bien-être. Au début, on n'accepte pas le handicap, mais on change et on apprend à vivre avec. Les parents d'enfants petits sont dans le combat, nous on n'est plus là-dedans. »

« On est resté curieux de nos enfants, dit Marielle. Le jour où l'on ne sera plus curieux, c'est là qu'on laissera tomber. Tant qu'on est curieux de savoir qui ils sont, on tient. L'amour rend curieux. La curiosité, c'est la vie ; la curiosité, c'est que tu as un élan de vie, la curiosité ça renvoie au désir de vie. Si on aime, c'est la Vie. Il y a dans l'amour une vraie puissance de surprise et de déstabilisation. Aimer projette ailleurs, y compris là où l'on n'aurait jamais voulu être ! On peut se découvrir très heureux dans cette projection de soi. Se sentir pleinement à sa place tout en ayant le sentiment d'avoir été très violemment déplacé. L'amour nourrit et donne du sens... »

La question du temps

Marielle raconte : « Ça fait dix ans qu'on va voir des armures [protections pour le ski] à Grand-Place. Comment dire qu'elle a grandi ? À 15 ans elle regardait les armures, à 32 ans elle regarde les armures. Quel âge a-t-elle en réalité ? Le temps se fige. Parce que les autres enfants à 30 ans sont partis, ils sont en couple, ils ont des enfants. C'est ce temps qui est autre... »

Dominique nous livre sa réflexion : « C'est qu'on a, nous aussi, une vie qui s'est un peu arrêtée dans son évolution... J'ai l'impression que je me suis arrêtée de vieillir. Je me surprends à courir à quatre pattes, à jouer comme on le faisait avec les autres et finalement à rester dans une vie de jeunes parents. Par contre, le point négatif est qu'on ne vit pas pleinement les phases de la vie qui suivent et qui devraient enrichir ce que l'on est. Nous avons des petits-enfants pour lesquels nous essayons d'être vraiment des grands-parents. C'est vrai. Mais nous restons aussi parents d'une petite fille. »

Ce vécu, est-ce un deuil ?

« Oui, un deuil de la "normalité", mais c'est différent d'un deuil d'un enfant mort. Un enfant mort, il est mort pour toute la vie, un enfant handicapé il est là pour toute la vie. Pour aucun des enfants qui naît, on ne sait ce qu'il va devenir. »

Hubert conseille : « Apprendre à vivre au jour le jour, bien vivre chaque instant sans trop chercher à se projeter dans l'avenir... *Carpe diem.* »

Sont-ils des aidants ces parents ?

Oui, mais invisibles... Marielle s'interroge : « Pourquoi est-ce que nous, on est plus invisibles que les aidants des personnes âgées ? En fait, on ne fait que continuer ce qui est normal, s'occuper d'un enfant c'est normal. Nous sommes invisibles car on ne nous connaît pas, on ne connaît pas notre vie et c'est pour ça que notre livre est important. » Mais les parents qui cumulent les difficultés du handicap avec la précarité financière et existentielle n'ont pas participé au livre... On sait bien que le handicap impacte davantage les familles précaires.

S'engager pour aller mieux

Presque tous les parents autour de ce projet de livre sont engagés dans le monde du handicap. C'est un engagement de citoyens.

Ce serait quoi une société inclusive ?

C. Gardou se refuse à parler d'inclusion, il ne parle que de société inclusive. Il prend l'image d'une maison qu'on ne modifierait pas et où faire rentrer plein de gens en les tassant. Une société inclusive, c'est la maison qu'on change, qu'on construit autrement.

Julia Kristeva pose la bonne question : « Serait-il possible que la démocratie de proximité et de solidarité, dont on parle beaucoup mais qui tarde à venir, réalise que le respect des droits nécessite d'abord et avant tout la reconnaissance et le respect de la personne singulière ? »

Pour conclure, voici leur conviction que je partage : la valeur d'un être humain est liée au fait qu'il est fils ou fille d'humain. La fragilité de ces enfants singuliers, qu'on appelle vulnérabilité, est en fait partagée par nous. La vie humaine est fragile. Il n'y a pas d'être humain qui soit normal, il n'y a pas d'être humain qui soit anormal, il y a juste la diversité des humains...

Et la phrase que je retiens : « Nous avons appris à trouver le bonheur dans nos galères. »

En relisant ma note de lecture, je réalise que, pour l'essentiel, j'ai retenu de l'ouvrage de Marielle Lachenal son versant positif, laissant de côté les aspects forcément douloureux de la relation à un enfant en situation de handicap. On excusera, je l'espère, cette lecture subjective qui reflète mon actuelle disposition d'esprit.

Claire Lefèvre

Médecin psychiatre retraitée
claire.lefevre@hotmail.com

**Rendre visible
ce qui n'est pas caché
Essai pour une raison d'être
de la protection de l'enfance**

Philippe LESENNE

Paris, Éditions Vérone, 2024

Conçu de manière pragmatique et poétique, cet essai tisse son propos entre la rigueur de la méthode et l'emphase de la littérature. Les sciences humaines ont cette faculté spécifique de corréler la philosophie et la construction politique, ce dont

l'auteur ne manque pas de se saisir ici. P. Lesenne est par essence un interprète de la stratégie, sa position lui confère une visée anticipatrice. En appui de sa lecture globale précise, il ordonne, il déconstruit et rend compréhensible le mouvement qui a lieu, sur le plan sociologique, psychologique et pédagogique. La transversalité est portée par des nuances multiples, arrimées entre deux piliers fondamentaux pour cette recherche. Entre l'expérience et la connaissance, le constat est dressé. L'auteur n'en reste pas là, il fonde sa démonstration à la lumière d'une quête bibliographique riche, fournie et précise. Nous trouvons ainsi l'humain dans sa complexité en rapport à la ligne du temps qui soutient son action, son activité et son invention. En effet, c'est l'apport de l'historicité qui donne à l'essai l'envergure de ce vers quoi il tend, l'ouverture.

Jamais la densité du texte ne ferme la perspective, au contraire construite pas à pas ; l'auteur nous amène à passer quatre paliers pour concevoir le milieu et son produit, pour envisager les angles clairs et obscurs qui font les jours et la nuit de cette protection de l'enfance.

La force du propos est prodigieuse en ce qu'elle convoque l'articulation des termes. Elle nous place devant le grand étonnement d'une arthrose spongieuse manifeste. Le corps de la protection de l'enfance est souffrant, mais transcende encore la tentative d'un sens heureux à trouver, à chercher. Jamais nous ne sommes, dans

cette lecture, abandonnés au triste espoir. Mais la lutte est périlleuse, et la lucidité s'impose. Nous rencontrons tour à tour le valeureux fondement législatif et son bruit persistant, et la limite de son bourdonnement ; l'hypothèse logorrhéique de la perte d'un dû filial, son corollaire logique, parachève l'organisation symbolique qui n'opère pas sous la volition. L'auteur rabat l'imaginaire et ne nous laisse pas tranquilles avec la réalité crue d'un univers simplifié, mais inconsolable, inopérant. S'ensuit l'hyperphagie qui tend vers la production inflationniste et décrète des conduites à tenir intenable, non tenues.

C'est l'absence de notes positives et de guide qui fait la puissance de la légende si commune. *N'avez-vous pas entendu parler d'une protection de l'enfance qui contribuerait à la misère de l'humanité ?* Ce que nous apprenons dans l'écriture de P. Lesenne n'est autre que la conviction intelligente et indubitable de la vie à s'inscrire pour croître. Quelle que soit l'hostilité apparente. Dès lors que sa conception invente un possible, en deçà des représentations, des apparences.

Le guide perdu est une évidence pour la feuille de route des politiques sociales. Jamais une préconisation ne saurait tenir sans réserve de son acceptation plurielle. À défaut d'être prise entre hommes et femmes, dans une réalité engageante, la vie devient légendaire. Il y aurait un trésor des enfances à protéger, difficile de vouloir le contraire. Et pour autant,

nous sommes empêtrés du pourquoi et du comment.

Le détricotage, maillant un réel à plates coutures, tisse ici l'utilité de la vie en une pensée émue. Tandis que figé par les faits divers, le vécu émotionnel est tragique dans les affaires d'enfances volées. Le média opère à rebours et oblitère la faculté de penser au-delà de l'horreur. Qu'à cela ne tienne, l'essentiel est plus profond que les grands titres et la visée universelle emprunte sans équivoque la beauté du monde, le mystère de la Rencontre.

L'ouvrage écrit par P. Lesenne est une invite à détricoter le rapport du vivant au chaos. À travers ce récit documenté, nous ne pourrions plus éviter de savoir nous demander ce qui prime. Est-ce que l'intention prévaut sur la sauvegarde de l'humanité, dès lors que l'action politique vrille ou vérole les causes qu'elle devrait circonscrire ?

C'est d'un abord très concret et logique que cette résultante mathématique s'expose comme l'équation univoque. Comment trouver un troisième terme dans cette opération à somme nulle ? Les uns, les autres, côte à côte, qui ne se rencontrent qu'au gré du statut. Pourquoi trouver une utilité à la chose humaine ? Comment considérer une aide, un soutien, un avenir à la famille, l'enfance, la jeunesse aujourd'hui en détresse ?

Singulière congruence entre l'auteur et son travail, nous porterons notre sensibilité au travail de pensée

qui suppose la dominance humaine, éthique, ontique et empirique que l'adresse à un autre engage, oriente, nourrit, oblige dès lors que le travail se veut « social ».

Christine Breugnot
Accompagnement haptonomie
breugnotchristine@gmail.com

Freud étudiant

Florian HOUSSIER

Paris, Campagne première, 2019

Florent Houssier est psychologue clinicien, psychanalyste, président du Collège international de l'adolescence, professeur de psychologie clinique et de psychopathologie, directeur de l'unité transversale de recherche en psychogenèse et en psychopathologie de Villetaneuse, Paris 13.

C'est un portrait par touches, l'auteur met en perspective les éléments de la formation de Freud, les relations avec ceux qu'il a côtoyés, les événements éclairants de sa jeunesse. Tout cela conjugué donne à voir la personnalité de Freud à un moment fondateur.

Freud s'investit éperdument dans les études, il correspond avec Eduard Silberstein, son ami d'enfance. L'auteur prélève dans leur correspondance les éléments importants de la relation et ce qu'elle dit de la personnalité de Freud.

Freud étudie la médecine à Vienne. Il hésite entre les lettres et les sciences, alors il suit les deux cursus. Il sait que faire des études humanistes sera pour lui utile pour la médecine. Il est anglophile et hispanisant. Il correspond

avec Eduard, qui étudie le droit à Leipzig. Il lui exprime son idéal : devenir un grand homme, surpasser des anciens par une victoire mettant en cause des acquis passés. Est-ce une préconscience de son destin exceptionnel ? Freud suit cinquante et une heures de cours par semaine, nage une heure en piscine, s'ajoutent les heures de lecture. Il étudie parfois jusqu'à 5 heures du matin. Lorsqu'il est surmené et obligé de faire un break, il a mauvaise conscience. Il vit dans un monde livresque, lit Lessing, Goethe, Cervantès, Lichtenberg, expérimente l'indépendance, vit comme si le monde devait disparaître dans les quinze jours.

Parce qu'il est étudiant-chercheur, Freud prend du retard dans ses études de médecine. Il travaille à l'Institut de physiologie de Carl Klaus, professeur de zoologie. Il obtient deux bourses successives pour une recherche au centre zoologique de Trieste où il fera une découverte sur le sexe des anguilles mâles.

Freud évoque les retrouvailles avec Eduard. Il exprime le poids de la solitude affective, confronté à l'amitié à distance. Il est conscient que la séparation trop longue aboutira à la rupture. Alors Freud vit la relation de façon superficielle, s'interdisant d'éprouver des sentiments, pour éviter la souffrance de l'absence. Freud analyse son amitié adolescente, le caractère aléatoire des choix respectifs, les chemins qui les séparent. Eduard est à la fois un alter ego et un objet d'amour qui

va être progressivement désinvesti. Pour l'instant, les deux amis partagent la même passion des livres qui est une alternative à la sexualité, une issue sublimatoire.

La lecture lui procure une joie sans limite, il fouille dans ses souvenirs d'enfance, se souvient de la lecture du voyage en Perse, sa sœur Anna et lui couchés sur la couverture. Ce moment marque le début de sa passion pour la bibliophilie, dont il dira pâtir à plusieurs reprises. Il évoque le souvenir de la dette contractée auprès du libraire. Son père lui reproche alors de trop lire. Réprimant ses pulsions, il se passionne pour les livres et il se décrit comme un rat de bibliothèque. L'Académie espagnole est la première société savante fondée par Freud et Eduard. Il n'a pas concrétisé le projet velléitaire d'aller à Berlin retrouver Eduard ; l'auteur fait un parallèle avec le souhait de sa sœur Anna de fonder une maison d'édition à Berlin, projet qui ne se fera pas à cause de la maladie de son frère.

Il est à la recherche d'étayages masculins, le processus adolescent est vivace dans ce temps qui construit la vie affective et la formation intellectuelle. Freud manifeste précocement la volonté de réparer sa famille, de redorer l'image du père qu'il perçoit défaillant. Freud crée une première revue avec ses camarades étudiants, dans un moment proche de la rupture avec Eduard. L'auteur y voit une alternative au duo. Cette publication a deux numéros, elle est en contradiction avec

l'obsession de Freud de détruire par l'autodafé les écrits datant de l'adolescence, comme s'il se savait promis à un grand destin et qu'il ne voulait pas laisser de traces écrites. À cette époque, Freud se tient à l'écart des étudiants fêtards. Ce comportement est caractéristique d'un être intellectuellement précoce, psychologiquement et sexuellement immature.

Freud éprouve un fantasme incestueux, il n'a pas de dés-idéalisation de la mère et cela empêche toute rencontre avec une jeune fille. Le fossé se creuse entre les deux amis. Eduard est devenu un séducteur, Freud en est terriblement jaloux, il se sent exclu. Il reproche à son ami de devenir un vulgaire bellâtre, un étudiant à bonnes fortunes, il est jaloux de la correspondance secrète entre Eduard et une jeune fille de 16 ans. Freud désapprouve la façon dont les mères se comportent à l'égard de leurs filles. Il évoque les conséquences de l'éducation que l'on donne aux filles sur leur personnalité. Il est à la fois fasciné et critique du duo mère-fille. Il désapprouve l'obsession que les mères ont à faire fréquenter les salles de bal, à apprendre à leurs filles la coquetterie et à se mélanger à la société des hommes. Pour lui, ces histoires de séduction sont le sous-entendu du commerce sexuel subi par les filles. Elles sont des objets entre les mains de leur mère. Il met en garde Eduard contre la mère diabolique qui place sa fille en vue d'un mariage d'intérêt. Agit-il en puritain ou fait-il une critique sociale de la pratique

courante du mariage d'intérêt ? On y voit aussi les prémices de ses théories psychanalytiques.

L'engagement intellectuel de Freud le conduit à adhérer au cercle de lecture des étudiants allemands de Vienne, ce parti nationaliste en lien avec une ligue anti-autrichienne critique les pères petits bourgeois. Freud rencontre Schopenhauer, Wagner, Nietzsche dont il valide le concept de l'homme unifié, rationnel et émotif. Il ne s'intéresse que peu à la politique, cependant la république est pour lui le seul régime rationnel. Freud n'est pas un militant, il n'a rien contre les idéaux socialistes mais préfère faire la révolution des esprits, améliorer l'éducation, combattre pour la vie, répartir les biens. L'idée de faire la révolution implique de tuer le père en renversant l'ordre établi. Le meurtre de la figure paternelle se double d'un élan mégalomane.

Freud suit des cours de philosophie, il est élève de Brentano, qui est théiste. Feuerbach externalise la substance de l'homme sur Dieu, Freud projette les conflits œdipiens non résolus sur la figure de Dieu. La fonction de Dieu prend le relais de la figure du père. Freud ne voulait pas que la psychanalyse soit associée à un courant philosophique. Il s'intéresse au rôle joué par le rêve dans la vie psychique des primitifs.

Il aura tendance à utiliser la pensée spéculative, à faire des allers-retours, à se laisser aller à des idées irrationnelles, conservant la tendance

adolescente à la rêverie, tout en maintenant le cap de la scientificité de la psychanalyse. Freud avait dans l'idée de transformer le laboratoire dans lequel il effectuait ses recherches en grand hôpital et d'avoir suffisamment d'argent pour endiguer et bannir de ce monde quelques-uns des maux qui frappent les corps – « Je veux conjurer la recherche et les voies thérapeutiques » –, l'Angleterre serait un lieu idéal pour mettre en œuvre ce dessein.

Freud remarque qu'il n'y a pas tant de suicides et de folies au regard de la fréquence des plaintes mélancoliques. Il confronte ce qu'il observe à ce qu'il éprouve : une immense solitude affective. Freud vit un état dépressif. En 1879, il finit ses études, il est très seul « comme les dernières roses de l'été ». Il rédige un article dans une revue de zoologie, traduit un essai de John Stuart sur Platon, continue à faire de la natation. La séance de piscine est son rayon de soleil de la journée, il en va de même des balades en montagne.

Freud est désormais au travail. Il envisage de passer de l'étude de cas au soin. Il entreprend sa première analyse d'adolescente, il fait à nouveau le lien entre la tension qui existe entre le besoin d'une plus grande liberté chez les filles et les contraintes éducatives de son temps. Il frôle une pensée féministe. Bientôt il rencontre Martha, il connaît « le tumulte amoureux » et « passe de la rêverie autoérotique à la confrontation avec la réalité ». Le début de leur histoire est très conflictuel et témoigne de la vulnérabilité de

Freud encore adolescent. Martha, qui est plus jeune que lui, impressionne par sa perspicacité et son indépendance. Ainsi débute leur collaboration intellectuelle. Martha est la première à utiliser le mot « inconscient ». Elle ne tente pas de le normaliser mais pose les limites, règle les problèmes. Freud est dépressif, mélancolique, traite ses maux psychosomatiques en consommant de la cocaïne qu'il utilise comme une prothèse, un stimulant. Être relié à Martha lui permet d'élaborer un sentiment de sécurité intérieure. Leur correspondance illustre sa vision réactionnaire de la femme. Pour lui, la femme libre est la putain, par opposition à la femme mariée et à la mère. Freud, tout à sa relation avec Martha, est fasciné par la magie des femmes. Il écrit à Martha : « Dans ma jeunesse je n'ai jamais été jeune », le transport amoureux lui donne un nouvel élan juvénile. « Tu as réussi à tenir à distance de moi la pauvreté, la fureur et le cynisme. » Grâce à Martha, il devient un homme courageux, conscient de sa valeur, à rebours de ce qu'il vivait avant de la rencontrer. L'intellectualisation de ses amitiés masculines repousse les fantasmes homosexuels. Il poursuit son introspection. Dans l'inconscient, voir, toucher, penser et faire sont unis. Il trouve étrangement inquiétant de ne pouvoir comprendre la vie affective d'autrui que sur la base de la sienne. Il décrit le processus qui conduit de l'enfance à l'adolescence et au début de l'âge adulte.

Freud craint la mauvaise influence d'Emeline sur sa fille Martha. Cette « indispensable ennemie » inciterait Martha à rejeter son fiancé. Il fait des reproches à Martha – « Je ne suis plus ton confident » – lorsqu'elle répond aux demandes maternelles ou lorsqu'elle rencontre des amis. Freud vit dans la crainte persistante de l'abandon, cela fait écho à l'abandon par la mère. Cette peur se manifeste par une faible tolérance à l'infidélité, à la déloyauté de ses amis ou collègues. Ce qui est une variante du sentiment d'abandon. Freud effectue un travail psychique, en reprenant avec Martha, à distance, le fil de son adolescence. Au début de leur relation, il est tyrannique, mais par la suite il s'apaisera.

Freud se rend compte que son adolescence et sa jeunesse sont passées : « Je n'ai pas assez profité. » Il lui semble désormais qu'il ne faut manquer aucune occasion d'échapper à la mort à venir, en profitant de la vie sexuelle. Freud a lutté contre les fantasmes sexuels incestueux, il les a déplacés vers l'intellectualisme, la lecture et la culture. Pour rester l'enfant préféré de sa mère, il se devait de devenir un grand homme et donc de ne jamais être jeune. Il exprime son bonheur de se savoir aimé par une jeune fille exquise tout en regrettant les occasions manquées avec les autres femmes, allant jusqu'à culpabiliser Martha. Il dit que son mariage aurait pu être plus intéressant financièrement ou que son mariage a retardé sa carrière. Malgré ces propos délétères,

Freud vit le temps de la romance avec bonheur, en restant ambivalent.

Il en a fini d'éviter la souffrance plutôt que de chercher le plaisir. Cela lui a permis de concevoir la théorie du conflit dynamique entre les principes de réalité et de plaisir.

Il éprouve pour Martha de l'amitié et de l'amour, ils vont main dans la main. Il voit en elle une maîtresse de maison, une cuisinière, un ami précieux, une charmante amoureuse. Freud écrit un roman à sa fiancée en or d'après Gotthold Ephraïm Lessing, auteur du XVIII^e siècle, il décrit un judaïsme plein de joie de vivre. Il est ému par Martha qu'il qualifie d'être d'exception, comme lui pense l'être tout en craignant toujours de ne pas l'être. Plus tard, il trouvera le judaïsme propice et source de bien des affections névrotiques.

Il exprime son plaisir à vivre dans sa maison de famille avec femme et enfants, apprécie sa bibliothèque, évoque dans une langue familière son amour des belles choses, de vivre dans sa ville, de recevoir des visites. Il écrira sur ces heures que l'on aimerait revivre différemment de ce qu'il rejette comme le refoulement de l'adolescence, ou la cicatrice œdipienne.

Freud écrit « la vie est dure mais le travail est ma drogue ». Il vit chaque nouvelle étude d'un cas de maladie nerveuse comme le début d'une ère nouvelle, il aime par-dessus tout, comme au temps de sa jeunesse, travailler éperdument.

L'exploration dans l'après-coup, « Freud et ses fils », est la dernière partie du livre ; l'auteur étudie encore les relations de Freud pour y trouver les ressorts de la découverte du psychisme humain qui fonde la psychanalyse.

Lorsque l'on analyse la correspondance de Freud, on perçoit son besoin vital de s'épancher auprès d'un interlocuteur qui a une fonction de double. Les correspondances entre Freud et successivement Silberstein, Schnitzler, Fliess et Sandor Ferenczi sont traversées par une tension vitale en fonction du degré d'intelligence de chacun. Le double à l'adolescence et la nécessaire rupture du lien avec Eduard sont rejoués à plusieurs reprises. Une ombre plane, pour Freud, il faut se confronter pour se sentir et pour se décoller, à la suite du collage confusionnel avec l'objet, comme dans le lien mère-bébé. L'auteur l'illustre avec l'exemple de la relation épistolaire entre A. Schnitzler et Freud. Les deux correspondants sont intellectuellement si proches que cela effraie Freud. La phobie du double pour Freud et la sensibilité aux vertus de l'inconscient pour Arthur Schnitzler inquiètent Freud, qui trouve étrange d'être confronté à une image de soi, comme s'il éprouvait la crainte de faire face à son double. C'est pour cette raison, pense l'auteur, que les deux hommes ne se rencontreront pas, du fait de Freud. Comme avec Silberstein et Fliess, il appréhende d'éprouver le fantasme du patient et de l'analyste, il craint d'être fécondé par la pensée d'un alter ego. Chaque

fois la relation amicale emprunte le même scénario : amour, idéalisation, admiration, deuil.

Nicole Fabre et Henri Vermorel, tous deux spécialistes de Freud, reprennent les concepts « entre confusion et différenciation », et M. Kanzer souligne l'importance des doubles littéraires que sont Goethe, Cervantès ; les personnages de Scipion et Berganza, Don Quichotte et Sancho Pança, comme Gisela et sa mère, étaient le double idéal de sa propre mère et de sa nourrice. Les œuvres littéraires comme *El coloquio de los perros*, *Don Quichotte* et *Faust* sont des appuis pour développer ses idées et ses sentiments.

Les relations gémellaires de Freud finissent mal. Après la communion de l'âme et de l'esprit au début de la relation, il a besoin de s'affirmer. Comme adolescent et jeune adulte, il manque de confiance en soi, c'est une caractéristique de Freud qui perdure. Il sera confronté au doute, à la défiance jusqu'au conflit dans ses relations professionnelles et au poison du vol d'idées (cryptomnésie ou plagiat involontaire).

La méthode de Freud passe par l'auto-analyse et un fort appui de l'interprétation des rêves, découpant et mélangeant le passé et le présent à partir de ses rêves et de ce qu'il observe de l'adolescence de ses fils. Pour lui, le creuset est l'adolescence, qu'il qualifie de voie royale du dévoilement. Freud a maintenant 40 ans, sa passion de la philosophie satisfaite, il se voue à la

psychologie, partant de l'observation et de l'introspection pour synthétiser, théoriser et partager ses observations, tout en craignant de se livrer, redoutant le risque de mésinterprétation de son intimité par les étrangers.

Freud protège et envie ses fils adolescents, il considère que son père n'a pas été suffisamment structurant, il souhaite vivre au-delà de 51 ans pour jouer ce rôle auprès de ses fils. Rôle du père étayant qu'il tient avec Ferenczi, « le fils préféré ». Ferenczi est son disciple, son secrétaire. Il a été élevé par un père aimant et efficient mais il l'a perdu à 15 ans. Le deuil le laisse en souffrance. L'auteur qualifie leur relation d'adolescente avec transfert homosexuel ; Ferenczi est trop admiratif, trop passif, « comme une femme ». Freud est un substitut paternel, Ferenczi navigue entre rébellion et idéalisation.

Pour Freud, son père représente une figure d'étayage attaquée par l'échec professionnel. Il se perçoit, lui, comme appartenant au groupe des conquérants. Il est difficile pour Ferenczi de se comparer à Freud, fort de ses quinze ans d'analyse. Freud est un héros auto-engendré. Les deux hommes vont se côtoyer une vingtaine d'années. Durant cette relation conflictuelle, ils explorent conjointement l'infantile, le continent noir de l'adolescence. Freud construit la théorie freudienne, fondée sur le lien père-fils.

La psychanalyse est une épreuve pour les deux hommes, vivre la mort du père ou se soustraire à l'autorité parentale est aussi douloureux pour l'individu. Freud nomme « troisième adolescence » le démon de midi qui happe Ferenczi, ce qui contrarie Freud.

Paradoxalement, la conclusion du livre s'intitule « Ouverture ». Ce que Freud écrit de sa vie reste à explorer pour comprendre ses objets d'étude : la bisexualité, le surinvestissement psychique, la source de la psychanalyse dans le roman familial, Eduard, le modèle de tout lien. Pourquoi Freud va-t-il autant refouler son adolescence ? Pourquoi ne revenait-il pas sur les affects trop douloureux ? Les éléments constitutifs de la psychanalyse émergent de l'auto-analyse de Freud à partir de son adolescence, avec un après-coup de l'enfance et aussi à partir des situations cliniques diverses, des relations avec ses pairs, de l'auto-analyse de ses rêves, de ceux des jeunes gens.

Florian Houssier démontre que la vie de Freud et ses relations sont le terreau de ses découvertes scientifiques. Le travail de l'auteur est considérable et passionnant, il donne aux lecteurs l'envie de lire l'œuvre de Freud et certainement ouvre des pistes de recherche pour les spécialistes de Freud.

Isabelle Furno
isabelle.furno@ac-creteil.fr